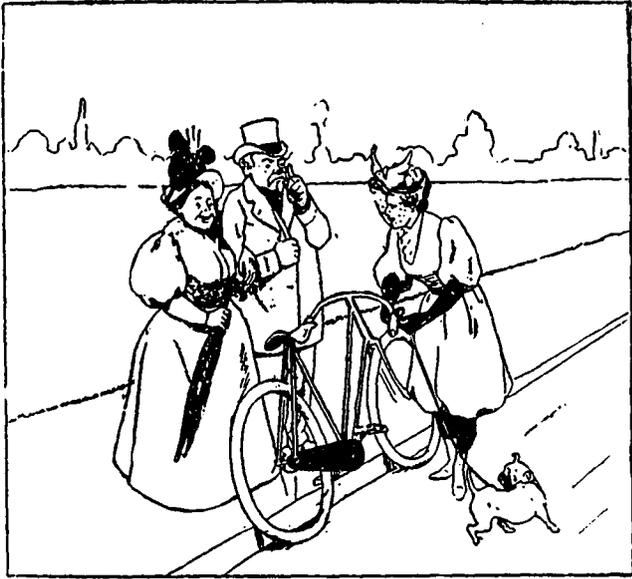
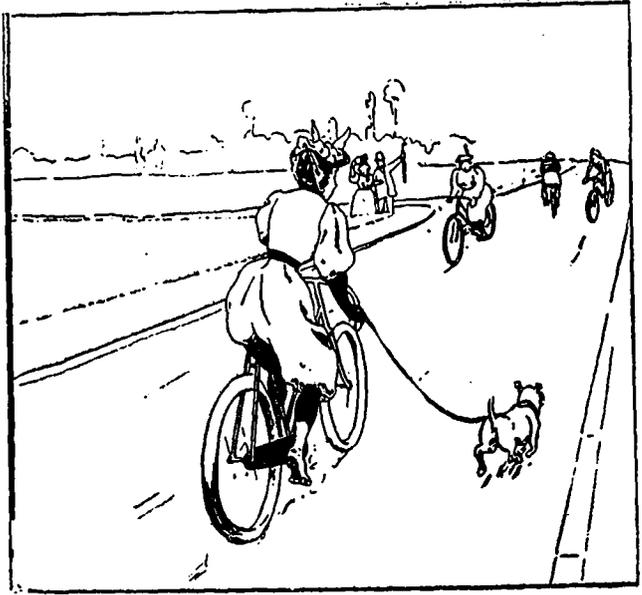


UN PETIT ROMAN EN SIX TABLEAUX
OU L'HISTOIRE D'UN RÉCENT MARIAGE



I



II

LETTRE DE PARIS

Paris, juillet 1896.

S'il est vrai que la race française s'atténue de jour en jour, il est certain qu'il y a encore chez nous de belles dames. Eh ! pardieu, espérons qu'il y en aura toujours. Têtes aristocratiques, cheveux opulents, grands yeux pleins d'amour, cous de cygne, poitrine d'albâtre, etc., etc. Ainsi ce sont de séduisantes incarnations. — Mais le dedans de ces statues ? — allez-vous demander. Eh ! mon cher, que voulez-vous que je vous réponde ? Ce sont des Parisiennes de la fin de ce siècle ; voilà tout ce que je puis vous dire.

Celui qui voudra mieux se renseigner sur ces charmantes poupées devra consulter un personnage beaucoup plus compétent que moi sur la matière. Je parle de Son Éminence Joséphin Péladan, de Nîmes, dit le Sâr.

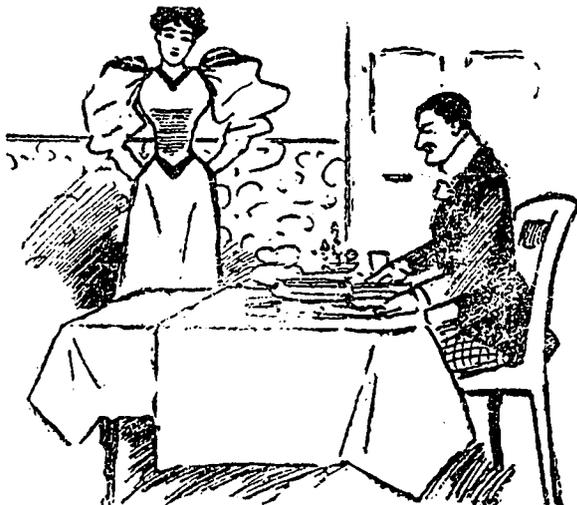
On m'assure que "Sâr" est un vieux mot assyrien qui veut dire mage. Ce Méridional aux longs cheveux, toujours vêtu en Asiatique, toujours parlant comme un homme qui descend de la lune, est, au fond, un rusé compère. Romancier et à demi sorcier, à ce qu'il semble, il s'est fait à l'aide de ses simagrées une certaine réputation dans le monde des duchesses, moyennant quoi il est arrivé à se faire épouser par une jeune veuve, un peu baronne et naturellement éprise de l'étrange, et cette brillante évaporée a mis à ses pieds un château, un hôtel, des larbins et un huit-ressorts à deux alevans. Pas bête, n'est-ce pas ? ce Sâr ! Qu'en dites-vous, pauvres poëtereaux végétant à la manière de Paul Verlaine, l'Orphée des caboulots ?

* *

Mais, pour ne pas perdre de vue l'objet de ma dissertation, je reviens à grands pas au Sâr et aux belles dames du faubourg Saint Germain qu'il a décrites. M. Joséphin Péladan est célèbre par trois livres qui portent son nom, trois bouquins où il analyse les femmes d'en haut. Toutefois, avant de m'arrêter à ces œuvres, laissez-moi citer un couplet dans lequel le vieux J. Barbey d'Aurévilly, surnommé, je ne sais pas pourquoi, le Connétable des lettres, le présente aux yeux de la postérité. Ce morceau mérite vraiment d'être hautement propagé. Lisez-moi donc ça, je vous prie :

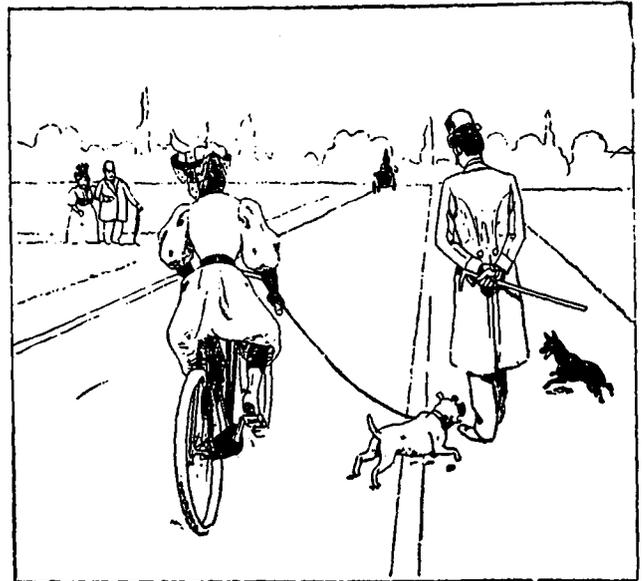
"L'auteur de ces livres a en lui les trois choses les plus haïes du temps

SOUVENIRS DU JEUNE AGE !!



Lui. — Mon Dieu ! que j'aimerais donc à manger de ces bonnes poutines au riz que ma mère savait si bien faire !

Elle. — Et moi, que j'aimerais donc à porter encore de ces belles toilettes comme celles que papa savait si bien me payer avant mon mariage !



III

présent : il a l'aristocratie, le catholicisme et l'originalité. En peignant la décadence de la race latine avec ce pinceau sombrement éclatant et cruellement impartial qui est le sien, M. Péladan a pris la société par en haut, parce que c'est par là, — par la cime, — qu'elle meurt ; parce que toutes les décadences commencent par la tête des nations, et que les peuples, fussent-ils composés de tous les Spartacus révoltés, ne sont jamais, même après leur triomphe, que des esclaves. Les démocrates qui vont lire le livre de M. Péladan ne lui pardonneront pas d'avoir choisi pour héroïne de son roman une princesse d'Este et d'avoir groupé toute la haute société de France et d'Italie autour de cette femme qui a tous les vices de sa race... Depuis que les goujats veulent être les maîtres du monde, ils veulent être aussi les maîtres des livres qu'on écrit et y tenir la première place. Ils veulent des flûteurs d'Assommoir, et ils ne comprendront jamais que l'intérêt d'un roman, fût-ce le *Vice suprême*, puisse s'attacher à des races faites pour commander, comme eux sont faits pour obéir."

Entre nous soit dit, il n'y va pas de main morte, le vieux Connétable, et sans m'inquiéter de faire voir combien il y a dans ses dires d'emphase, c'est-à-dire de charlatanisme, je vais droit à la peinture que le "Sâr" fait de nos belles dames du grand monde. Préparez-vous, petites bourgeois, à ouvrir de grands yeux.

Il s'agit d'une vente de charité où des demoiselles de la haute se livrent à toute sorte de cascades pour attraper les brillants acheteurs. — Nous citons textuellement.

"Les demoiselles de Chamarrande, pour un louis, entamaient les gâteaux... Mlle de Lectoure ne pouvait vendre un fruit qu'elle ne l'eût mordu, et Mme de Pexonne une cigarette qu'elle ne l'eût allumée. Le petit Nonancourt eut une idée qui enthousiasma : au lieu de verre, les deux mains unies de la vendeuse étaient remplies de vin de Champagne, et l'acheteur buvait en les baisant ; Chaumontel demanda et obtint pour faveur singulière que la vendeuse essayât ses mains mouillées à ses joues et à sa barbe, et le duc de Nîmes..."

Vils roturiers que vous êtes, comment voulez-vous que nos petits vernis ne tirent pas vite un louis de leur porte-monnaie pour avoir une pomme qui a été à demi croquée par une jeune duchesse ?

A présent, venez à un bal du noble faubourg et admirez ce tableau.

Là un gentilhomme dit à une princesse :

— Madame, voyez ces crispations des mains gantées sur l'épaule du cavalier... ces têtes qui penchent et ces tailles qui ploient... ces moiteurs